ière de bien vouloir retourn
plus tôt possible ces é
igées à la Li

16

AUTOUR DU SONNET D'ARVERS

« Bonjour, ami sonnet, si doux, si bienveillant,
Poésie que le vulgaire ignore,
Gentil bouquet de fleurs, de larmes tout brillant,
Que dans un noble cœur un soupir fait éclore. »

A. DE MUSSET.

« Breve e amplissimo carme »

G. CARDUCCI.

8 MAI 1936 - 1 H. S. (Eure) PRESNIL-SUR-L'ESTREE

En 1833 Félix Arvers faisait paraître *Mes heures perdues*. Dans ce recueil se trouvait le sonnet portant comme sous-titre la mention « imité de l'italien ».

La célèbre poésie, « l'ange et le prince des sonnets d'amour »[1] connut une vogue immense et provoqua des études innombrables.

Mais malgré des investigations laborieuses et multiples, malgré des recherches patientes et minutieuses les comparatistes n'ont pu découvrir la poésie italienne qui aurait pu inspirer Arvers.

Cela a servi de prétexte à certains pour déclarer que ces quatorze alexandrins ne devaient absolument rien aux influences étrangères. Les partisans zélés de l'autarchie littéraire voyaient dans l'originalité du sonnet d'Arvers une question de prestige national et jetaient un défi à l'Italie en la sommant de produire l'original du sonnet.

A notre tour nous essaierons de traiter ce sujet avec toute l'impartialité voulue, mais en nous inspirant des principes du *free trade* dans le domaine des lettres et de la civilisation.

Car si même Arvers ne fit qu'exprimer une idée qu'il a trouvée chez d'autres sa gloire n'en est pas moins grande. Il a su donner à cette idée une forme idéale et parfaite. Sur les ailes du sonnet français elle a traversé l'Atlantique et Longfellow charma les lecteurs américains en traduisant la poésie d'Arvers. Elle vola jusqu'à la lointaine Russie où en 1883 les habitués d'un salon pétersbourgeois se mirent tous à réciter le sonnet d'Arvers à une actrice de Paris qui avoua ne pas le connaître.

Faut-il que nous reproduisions une fois de plus ce petit poème exquis, achevé, parfait que citent toutes les anthologies, qui chante dans toutes les mémoires, qu'ont murmuré toutes les lèvres? Blaze de Bury, en 1883, s'excusait ainsi de le présenter à ses lecteurs : « A quoi bon transcrire ce que tout le monde sait

1. Albéric Cahuet, *Le Centenaire du Sonnet d'Arvers*, 1931.

par cœur? N'importe, s'il existe quelque part sur la terre une belle âme qui l'ignore, envoyons-le lui, le voici. »

SONNET.

Imité de l'italien.

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su
Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours a ses côtés, et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.
Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.
A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme? » et ne comprendra pas.

Ce n'est pas seulement l'âme du poète qui a son secret : le poème lui-même en a un autre double d'ailleurs, que les tentatives des chercheurs n'ont pu lui arracher.

Ce sonnet a-t-il été vraiment imité de l'italien?

Sinon, est-ce une œuvre originale et, dans ce cas, quelle est la femme qui a inspiré ces beaux vers?

I

Le titre « imité de l'italien » n'a pas figuré tout d'abord en tête du sonnet inscrit par Arvers aux environs de 1830 sur l'album de Marie Nodier. Il a été ajouté ensuite et il parut dans la première édition du recueil d'Arvers en 1833.

L'indication très vague « imité de l'italien » n'a pu jusqu'à maintenant être confirmée et précisée. On s'est demandé si Arvers n'avait pas voulu seulement dérouter le lecteur. Car si le sonnet n'est qu'une imitation quel est l'auteur italien qui l'a composé? dans quel recueil de vers le trouve-t-on?

Autant de questions restées sans réponse. On n'est pas fondé à croire l'original plutôt italien que français.

Considérons plutôt les sources d'inspiration où Arvers aurait pu puiser les éléments de son sonnet. En 1897 Louis Aigoin disait d'un ton qui n'admettait pas de réplique [1] : « La question de savoir si l'on est en présence d'une imitation intéresse tout à la fois le renom d'Aryers et notre littérature nationale. Partout et dans tous les temps, il s'est rencontré des hommes dont l'amour était méconnu, et bien des poètes, élégiaques ou dramatiques ont dû peindre leur douleur.

Le Tasse l'a fait, en quatre ou cinq vers, dans une de ses octaves sur Olinde. S'il existe quelque analogie, quant aux situations, les deux œuvres sont toutes différentes. Le sonnet d'Arvers est d'ailleurs bien supérieur à l'octave du grand poète italien. Après soixante-quatre ans révolus, l'Italie n'a pas encore pu découvrir et produire l'original. Le chef-d'œuvre est exclusivement français ».

Relisons les vers du Tasse où il peint l'amour silencieux d'Olinde. C'est l'octave 16e du chant II de sa *Jérusalem délivrée*. Il vient de nous présenter une jeune fille, d'une beauté parfaite, à l'âme noble et pure :

« Ma sua beltà non cura
O tanto sol, quant'onestà sen fregi ».

Solitaire, sauvage, elle fuit les louanges et les regards des hommes. Mais cette beauté farouche a éveillé le désir violent d'un jeune homme.

Colei Sofronia, Olindo egli s'appella,
D'una cittade entrambi e d'una fede.
Ei che modesto è si, com'essa è bella,
Brama assai, poco spera, e nulla chiede
Nè sa scoprirsi, o non ardisce; ed ella
O lo sprezza, o nol vede, o non s'avvede.
Cosi finora il misero ha servito
O non visto, o mal noto, o mal gradito.

Il est évident qu'Arvers n'a point « imité » cette octave du Tasse. Pourtant certains rapprochements semblent s'imposer.

Le jeune amoureux habite la même ville que celle qu'il aime. Il a maintes occasions de la rencontrer même s'il ne vit point « toujours à ses côtés ».

D'autre part, si Olinde a peu d'espoir de voir un jour son amour partagé Arvers lui aussi ne se fait aucune illusion à ce sujet. L'un est timide et ne demande rien. L'autre cache son amour et n'ose rien demander.

1) Le Mystère du sonnet d'Arvers. Lecture faite à la Séance publique de la Société Philotechnique le 16 mai 1897. Paris. p. 5. 2/ Les romantiques connaissaient bien ces vers du Tasse. Cf. ed. Galliani, 1935, t. I, p. 53-54. Journal de 1802.

Dans le sonnet la femme aimée est douce et tendre (sur l'album de Marie Nodier il y a une légère variante : bonne et tendre), fidèle à son devoir; Sofronia est généreuse autant qu'honnête (octave 17); chacun l'admire; elle, altière, ne s'occupe pas des autres (octave 19).

Les deux textes en main, les ressemblances sautent aux yeux et s'il n'y a pas à proprement parler d'imitation, il paraît évident que les vers du Tasse ont inspiré ceux d'Arvers [1].

Peut-être Arvers n'a-t-il fait que puiser dans le Tasse une de ses idées, peut-être a-t-il exprimé en s'aidant plus ou moins des mots d'un autre, un sentiment qui lui était bien personnel. Mais, comme disait Chénier accusé de plagiat :

... « Je ne retiens que des mots seulement, J'en détourne le sens », et Arvers, dans ce cas, pour avoir usé de réminiscences n'en aurait pas moins fait œuvre originale.

On s'expliquerait assez ce genre « d'emprunt » d'Arvers si l'on considère le sonnet qu'il a intitulé *Ospitalità* et qui n'est autre chose qu'une variation aimable sur un thème de Dante. Mais cette poésie démarquée de la Divine Comédie porte le cachet d'Arvers. S'il donne dans le deuxième quatrain de son sonnet une traduction assez exacte du grand poète italien, la fin par contre est toute différente et la conclusion forme contraste avec les vers du grand Florentin.

Qu'on en juge plutôt :

Tu lascerai ogni cosa diletta
Più caramente : e quanto è quello strale
Che l'arco dell'esilio pria saetta.
Tu proverai sì come sa di sale
Lo pane altrui, e com'è duro calle
Lo scendere e il salir per l'altrui scale [2].

Ces vers sont tirés de son entretien avec son trisaïeul Cacciaguida; c'est bien « le plus explicite et le plus beau des nombreux

1. Si, comme s'en plaignait Byron « in Venice Tasso's echoes are no more » nous croyons les reconnaître dans l'harmonieux « murmure d'amour » du sonnettiste français. — Ainsi son hommage vient s'ajouter à ceux qu'avaient rendus au Tasse Gœthe, Byron, Chénier, Wordsworth, Pouchkine et tant d'autres glorieux poètes.

Rappelons avec émotion un touchant hommage rendu à l'œuvre du Tasse par un charmant poète russe Batiouchkoff, l'auteur d'un *Tasse mourant*. Se sentant envahir par la folie, en proie à un accès de noire mélancolie le poète russe tel Omar, brûla toute sa bibliothèque. Mais tandis que le calife avait décidé de conserver un seul livre : le Koran, Batiouchkoff, avec l'Évangile, épargna la *Jérusalem délivrée*.

2. Paradiso. Canto Decimo settimo 55-59.

Un tableau d'Eugène Delacroix représentant Olinde et Sofronie sur le bûcher a figuré, en 1892, à l'Exposition des Cent chefs d'œuvre. Voir Catalogue Robaut n° 1290.

× je dis : scale.

épisodes où les épreuves de l'exil sont prédites au poète[1] ».

Voici d'autre part le sonnet d'Arvers et sa conclusion optimiste,

OSPITALITÀ.

Dans des vers immortels que vous savez sans doute,
Dante acceptant d'un prince et le toit et l'appui,
Des chagrins de l'exil abreuvé goutte à goutte,
Nous a montré son cœur tout plein d'un sombre ennui;

Et combien est amer pour celui qui le goûte,
Le pain de l'étranger, et tout ce qu'il en coûte
De monter et descendre à l'escalier d'autrui[2]...
Moi, qui ne le vaux pas, j'ai trouvé mieux que lui.

Ici, malgré ces vers de funeste présage,
J'ai trouvé le pain bon, et meilleur le visage,
Et l'opulent bien-être et les plaisirs permis.

C'est que Dante, égaré dans des sphères trop hautes,
Avait un protecteur, et que moi j'ai des hôtes;
C'est qu'il avait un maître et que j'ai des amis.

Château de Prunevaux (Nièvre), 1844.

Si Arvers a pu ainsi remanier le tercet de Dante pour en créer sonnet *Ospitalità*, ce même Arvers n'a-t-il pu de même emprunter à l'octave du Tasse les éléments de son sonnet « imité de l'italien »? Ne serait-ce pas la bonne hypothèse, car l'original italien reste jusqu'à présent introuvable.

En 1907 Léon Séché écrivait[3] : « J'ai fait une enquête très minutieuse en Italie auprès des professeurs très renommés des Universités provinciales : tous m'ont déclaré ne connaître aucune pièce ancienne ou moderne de l'école de Dante ou de Pétrarque, pouvant se prêter à une adaptation de ce genre. Ce n'est pas cependant que le sujet soit neuf. Il a été traité cent fois chez nous en vers et en prose, mais plutôt sous une forme amusante, dans des madrigaux ou des jeux d'esprit.

1. Cf. H. Hauvette. *Littérature italienne* 1906, p. 110, et Hauvette. *Dante*, Introduction à l'étude de la Divine Comédie, pp. 272 et 352.

2. Voici la traduction en prose que donne le très regretté M. Hauvette de ce passage (loc. cit.) : « tu éprouveras quelle saveur amère a le pain d'autrui, et combien il est dur de gravir et de descendre l'escalier de son prochain » (p. 110). Pouchkine utilisa ces vers dans *la Dame de Pique* (ch. II).

3. Cf. Charles Glinel, *Voyage autour de Félix Arvers*. Revue *Le Livre*, IX, Février 1888.

4) Ainsi autrefois Du Bellay composait en sonnets des pièces amoureuses du Roland Furieux.

Voir aussi Chateaubriand. Mémoires d'Outre-Tombe. Edit. 1849. t. I, p. 60.

Ainsi, au XVIII^e^ siècle, François-Bernard Cocquard, avocat au Parlement de Dijon, qui cultiva avec succès la poésie française et latine, a publié, en 1754, deux volumes de vers où je relève ce madrigal curieux (t. II, madrigal 1^er^).

PLAINTE AMOUREUSE.

Est-il [illegible]rment plus rigoureux
Que de brûler pour une belle,
Sans oser déclarer ses feux?
Hélas! tel est mon sort affreux.
Quoique je sois tendre et fidèle,
L'espoir, qui des plus malheureux
Adoucit la peine mortelle,
Ne saurait me flatter comme eux;
Et ma contrainte est si cruelle
Que celle à qui tendent mes vœux
Lira ce récit amoureux
Sans savoir qu'il est fait pour elle [1]. ».

Arvers avait-il lu ce madrigal de Cocquard? Ce n'est pas impossible. Mais son sonnet est tellement différent quant au ton du morceau qu'il faut plutôt ne voir là qu'une simple rencontre.

Mais si le sonnet d'Arvers est bien à lui, pourquoi donc ce sous-titre qui pouvait amoindrir le mérite de l'auteur en le faisant prendre pour un imitateur? A-t-il agi en amoureux prudent pour éviter de se faire exiler d'un salon hospitalier [2]? A-t-il voulu, par une extrême délicatesse de sentiment, dissimuler une passion peut-être compromettante pour celle qui l'avait inspirée? Ce faisant, Arvers ne serait pas un cas unique dans l'histoire de la littérature universelle. C'est ainsi que l'œuvre du plus grand poète de la Russie, Pouchkine, contemporain d'Arvers nous donne plusieurs exemples de ce genre :

Dans son magnifique drame *Le Chevalier Avare* Pouchkine qui craignait que le public ne vît des allusions trop directes à sa vie intime, à sa famille ou soupçonnât son père d'avoir servi

1. A. de Musset a peint, de son côté, cette situation dans cette strophe de la pièce *A Ninon,* qui est postérieure de plusieurs années au sonnet d'Arvers :

J'aime et je sais répondre avec indifférence,
J'aime, et rien ne le dit; j'aime et seul je le sais;
Et mon secret m'est cher, et chère ma souffrance;
Et j'ai fait le serment d'aimer sans espérance,
Mais non pas sans bonheur; — je vous vois, c'est assez.

2. Cf. *Liberté* du 14 oct. 1896. Article sur Arvers.

de modèle au Chevalier avare, intitula son drame *Scènes de la Tragi-Comédie de Chenston The Caveteous Knight*. Les critiques les plus avisés ont longtemps cherché l'original de ce drame. On alla jusqu'à s'adresser au directeur du Musée Britannique et on finit ainsi par savoir que Chenston n'avait jamais existé. (Il y a eu un Shenstone au commencement du XVIII^e siècle, écrivain médiocre et qui n'a jamais écrit de drames).

Dans une poésie lyrique écrite en Août 1830 et intitulée *Les Bohémiens* [1], souvenir d'une passion de jeunesse pour une fille de nomades, Pouchkine a mis en sous-titre l'indication « traduit de l'anglais » qui n'a d'autre but que de dérouter le lecteur.

Dans son journal intime il a également retracé toute l'histoire de ses fiançailles et de son mariage avec Nathalie Gontcharova, mais il a ajouté « traduit du français, fragment du caractère autobiographique [2] ».

Enfin, à une de ses poésies écrite le 5 juillet 1836 exprimant ses plus chères pensées, véritable crédo poétique et civique, Pouchkine avait mit comme titre « D'Alfred de Musset ». Puis se ravisant sans doute parce qu'il savait combien l'auteur de la *Confession d'un enfant du siècle* était connu en Russie [4], il changea le titre et écrivit : « Du livre VI de Pindemonte [3] ».

Arvers avait-il les mêmes raisons que Pouchkine pour chercher lui aussi à dérouter le lecteur ? Son secret lui reste, ce secret « que le monde » des lettres au bout de... « cent ans demande encor tout bas »...

II

« Und wenn meine Liebste ein Herzchen hätt
Ich machte darauf ein hübsches Sonnett ».
HEINE.

Nous arrivons à la seconde énigme : quelle fut l'inspiratrice du sonnet? Puisque le poème semble à bon droit n'être pas une imitation c'est qu'il a été dicté par un sentiment réel. Et si le célèbre sonnet exprime une passion profonde et véritable quelle fut l'héroïne de la poésie, objet de cette passion.

Sur cette question les opinions longtemps ont été partagées.

1. Pouchkine, *Œuvres* 1909, t. III, p. 81 (Ed. Brockhaus).
2. *Ibidem*, t. IV, p. 141, 1834.
3. *Ibidem*, t. IV, p. 43.
4. Cf. E. Haumant. *La Culture française en Russie*, pp. 382-383.

En 1878 Théodore de Banville qui a préfacé la deuxième édition de *Mes heures perdues* a fait la déclaration suivante :

« On ne connaît pas la femme pour qui le sonnet d'Arvers a été écrit, et il ne faut pas qu'on la connaisse ; en ceci encore est l'éternelle injustice. Comme elle n'a pas deviné l'amour chaste et résigné du poète, comme elle ne lui a donné ni une consolation, ni un sourire [1], il faut aussi qu'elle ne marche jamais sur le tapis triomphal qu'il aurait étendu devant ses pieds si dédaigneux. Nul ne peut lui reprendre l'immortalité qu'elle a reçue, mais tandis que la lumière des étoiles rit et se joue sur sa robe de fiancée, son visage restera inconnu et voilé d'une ombre éternelle ».

En 1883, Henri Blaze de Bury ne semble pas être beaucoup plus avancé [2]. Il met en avant deux hypothèses, qu'il écarte ensuite en faveur d'une solution abstraite.

« On s'est beaucoup demandé », dit-il, « quelle était la femme ? On a même prononcé deux noms : celui d'une brillante jeune fille mariée depuis et dont l'album eut l'étrenne du morceau ; le second, d'une matrone illustre, dont les deux rimes féminines du tercet final évoquent le petit nom par assonance ; il n'y manque, en effet, pour le compléter qu'une seule lettre, l'initiale ; je suppose qu'il n'y a rien là qu'un pur hasard, mais « d'un objet aimé tout est cher » comme dit Figaro, parlant de l'épingle du billet, et dans ces jeux d'esprit et de galanterie il faut tout ramasser, même la première lettre d'un nom intentionnellement omise.

Jeune fille ou matrone, le nom ne fait rien à l'affaire. Est-il bien sûr d'ailleurs que la « femme » ait jamais existé en dehors de l'imagination du poète et que nous ne devions point voir en elle un de ces types de fantaisie dont il allait ensuite chercher la ressemblance dans ses courses nocturnes à travers le réel ? « Nous passons notre vie, disait Musset, à aimer des femmes que nous n'avons pas et en posséder d'autres que nous méprisons ».

Le sonnet d'Arvers, isolé dans son œuvre, ne vise pas telle ou telle personne de la société ; il vise la femme, être essentiellement réfractaire aux choses de la poésie quand son amour propre n'y est pas intéressé, et qui ne comprend vos vers et vos hommages que le jour où votre gloire les lui renvoie et que vous avez fait d'elle une Elvire. »

Tel est le réquisitoire contre la femme « qui ne comprend pas ». Bien que le sonnet d'Arvers soit « isolé dans son œuvre » par l'har-

1. Telle apparaît Marie Nodier dans la pièce de M. J.-J. Bernard, *Le Secret d'Arvers*. Elle est trop frivole et négligente pour se donner la peine de deviner le secret du poète.

2. Revue des Deux-Mondes, 1er février 1883. *Le poète Arvers. A propos du Roi s'amuse.*

Elle ressemble à une de ces femmes qu'Henri Heine aimait à peindre et dont Théophile Gautier disait : "Elle est charmante, mais elle n'a pas de cœur, et dans son sein se condense un petit glacier. Jamais elle n'aura de torts envers vous, mais si vous avez de l'âme et des nerfs, mieux vaudrait être épris de ces femmes qui portent le vice peint en rouge sur la joue. Elle vous fera mourir avec mille supplices et

8 MAI 1936

monie parfaite du fond et de la forme, par l'expression pure et exquise d'une émotion douce et délicate, on peut d'ailleurs trouver exprimés des sentiments analogues dans d'autres parties de son recueil. La pensée qui a dicté le sonnet d'Arvers n'est point en désaccord avec ses tendances générales, avec ses conceptions poétiques de la vie et de l'amour.

« Aimer, et puis souffrir, voilà toute la vie », dit-il dans une des poésies de *Mes heures perdues* [1], et puis vient sa profession de foi :

> Il n'est si triste nuit qu'au crêpe de son voile
> Dieu ne fasse parfois luire une blanche étoile,
> Et le ciel mit au fond des amours malheureux
> Certains bonheurs cachés qu'il a gardés pour eux.

L'idée que l'amour ne dépend pas de la volonté de l'homme, l'image de l'amour caché et mystérieux se rencontrent aussi dans cet autre sonnet dédié à une belle actrice :

> A quoi bon te cacher l'amour involontaire
> Qui sur mon front rêveur a creusé chaque pli.
> Pourquoi ne pas te dire à la fin ce mystère
> Que mon cœur dérobait dans son dernier repli ?

Et dans des stances adressées à une actrice de la Porte Saint-Martin qui répondait au prénom de Marie, nous lisons :

> « Et j'ouvris devant vous oublieuse et distraite
> Le livre de mon cœur où vous n'avez rien lu ».

Si le chef-d'œuvre du recueil se détache ainsi et paraît rester isolé, c'est par sa perfection. Le critique l'a senti. Pourtant il a atténué son jugement et il a accordé que l'homme capable d'incruster le diamant de sa pensée dans l'or et la ciselure d'un pareil bijou ne pouvait être un simple ouvrier de circonstance. « les Cellini même quand ils meurent jeunes, ne s'en vont point sans laisser autre chose après eux qu'une agrafe pour épingler leur nom sur le tableau de la postérité » [4].

La brillante jeune fille dont l'album eut l'étrenne du morceau, c'est Marie Nodier.

1. Edit. 1900, pp. 58-60. *A Madame...*
2. Loc. cit., p. 271.
3. *Ibidem*, p. 272.
4. Loc. cit., p. 505.

La matrone illustre dont les rimes du tercet final : « fidèle » et « elle » évoquent le petit nom c'est Mme Victor Hugo, née Adèle Foucher... « une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux..., une fleur de beauté que la bonté parfume [1] ».

Léon Séché parle de l'intérêt qu'Arvers a su inspirer à une autre femme, Mme Desmalter qui portait le prénom d'Adèle. Mais l'épithète de « matrone illustre » ne peut guère être appliquée qu'à Adèle Hugo.

Abel d'Avrecourt, fils d'un collaborateur de Félix Arvers à la scène s'insurge, en 1900, contre les deux hypothèses énoncées : « Mme V. Hugo? Mme Ménnessier Nodier? Ni l'une ni l'autre, à coup sûr, et peut-être tout simplement une fiction. Si, d'ailleurs, il a plu au poète de garder scrupuleusement son secret, comment oserions-nous nous permettre de le violer? »

Après avoir affirmé qu'il ne s'est jamais agi de l'épouse très respectée de Victor Hugo, Abel d'Avrecourt assure qu'il ne peut non plus être question de la fille de Charles Nodier. Il trouve tout à fait naturel que la femme lettrée ait demandé à l'ami d'inscrire sur ses tablettes une copie du sonnet qui était alors dans toutes les bouches. « Mais par quelle imagination, fût-ce en ajoutant les mots « imité de l'italien », qui, d'ailleurs ne figurent pas sur l'album en question, pourrait-on croire qu'un homme épris d'une femme dont l'honnêteté est au-dessus de toute atteinte, ait choisi son propre album pour y déposer un hommage indiscret dans sa discrétion? »

Par contre Séché dans la *Revue de Paris* du 15 juillet 1906 et dans son discours à la cérémonie d'inauguration de la plaque commémorative du centenaire de la naissance d'Arvers, le 22 juillet 1906, assurait que c'était bien Marie Nodier qui avait inspiré le sonnet d'Arvers.

Il donnait comme preuve une lettre d'Ulric Guttinguer a qui Alfred de Musset intrigué par toutes les histoires qui couraient sur la muse d'Arvers avait demandé s'il la connaissait et qui a répondu, le 3 janvier 1835 :

« Comment! Vous ne savez pas que c'est Marie! »

Notons en passant que Musset qui connaissait bien Marie Ménnessier et qui lui a dédié trois charmants sonnets ne mentionne même pas Félix Arvers dans la brillante description qu'il fait du salon de Charles Nodier.

1. V. Hugo. *Les Chants du Crépuscule*, XXXIX. Date lilia.

F. Abel d'Avrecourt. Introduction aux poésies de F. Arvers. Paris 1900, XIV.

Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal.
La tête coquette et fleurie
De Marie
Brillait comme un bluet mêlé
Dans le blé.
Tachés déjà par l'écritoire
Sur l'ivoire
Ses doigts légers allaient sautant
Et chantant.

Musset comme Hugo, Vigny, les frères Deschamps dont le cadet connu pour ses traductions de fragments de la Divine Comédie :

« Antony battait avec Dante
Un Andante ».

Et avant de parler de sa *ballade à la lune* et de son *Andalouse* il cite Sainte-Beuve comme auteur du sonnet où il exprimait son désir d'avoir « sur sa table un lait pur, dans son lit un œil noir »

Sainte-Beuve faisait dans l'ombre
Douce et sombre
Pour un œil noir, un blanc bonnet
Un sonnet.

Musset ne dit pas un seul mot du sonnet d'Arvers, pourtant bien fameux alors [1].

De même que Séché, Louis Aigoin affirme que, s'il y a eu une inspiratrice du sonnet, celle-ci est bien Marie Nodier. Il affirme avoir reçu la déclaration de nombreux témoins qui ont vécu dans son entourage. Mais il est vrai qu'il n'en cite aucun.

Si Marie Nodier est l'héroïne du *Sonnet* la déclaration voilée d'Arvers arriva quelque peu en retard ; elle se révélait à une jeune mariée. L'amour du poète était donc sans espoir. Et malgré sa vive intelligence Marie ne devait pas comprendre à qui les vers

1. Nous possédons à cet égard un témoignage de Mérimée pourtant hostile à Arvers :

« Ah! les vers de la rive gauche, quelle grêle! écrit-il à Sainte-Beuve. Nos aimables personnes ont invariablement deux pièces à nous jeter à la tête. Voilà d'abord *le Lac* de Lamartine. Saluez! Vient ensuite le *Sonnet* d'Arvers, saluez encore! Il m'a fallu avaler ces deux pilules trois fois en une semaine... »

Cf. ~~*Le Gaulois* du 20 octobre 1896~~. Notice sur Félix Arvers. 1897.

s'adressaient. Autrement n eut-elle pas repondu dans le « langage des Dieux », elle qui avait entretenu toute une correspondance poétique avec Musset.

Mme Cecile Gay en 1896[1] et L. Aigoin l'année suivante[2] se sont appliqués à combler ce qu'ils croyaient être une lacune. Celui-ci même imagina deux réponses. Il n'est peut-être pas sans intérêt de reproduire ces suggestions dont la première serait la réponse fictive faite par Marie Nodier à son soupirant et la seconde le rappel un peu ironique d'une nouvelle connue de Guy de Maupassant.

Ami, pourquoi nous dire avec tant de mystère,
Que l'amour éternel en votre âme conçu
Est un mal sans espoir, un secret qu'il faut taire,
Et comment supposer qu'elle n'en a rien su?

Non, vous ne pouviez point passer inaperçu,
Et vous n'auriez pas dû vous croire solitaire.
Parfois les plus aimés font leur temps sur la terre
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.
Pourtant Dieu mit en nous un cœur sensible et tendre.
Toutes, dans le chemin, nous trouvons doux d'entendre
Le murmure d'amour élevé sur nos pas.
Celle qui veut rester à son devoir fidèle
S'est émue en lisant vos vers tout remplis d'elle.
Elle avait bien compris..., mais ne le disait pas.

Voici la seconde réponse intitulée « Réponse de la femme fin de siècle » :

Mon cher, vous m'amusez quand vous faites mystère
De votre immense amour en un moment conçu.
Vous êtes bien naïf d'avoir voulu le taire :
Avant qu'il ne fut né, je crois que je l'ai su.
Pouviez-vous, m'adorant, passer inaperçu,
Et, vivant près de moi, vous sentir solitaire?
De vous il dépendait d'être heureux sur la terre :
Il fallait demander et vous auriez reçu.
Apprenez qu'une femme au cœur épris et tendre
Souffre de suivre ainsi son chemin sans entendre
L'aveu qu'elle espérait trouver à chaque pas.
Forcément au devoir on reste alors fidèle!

2. Notice sur Félix Arvers et variations sur les rimes de son sonnet par Louis Aigoin, Paris 1897.

V) Cf. Le Gaulois du 20 octobre 1896.

— J'ai compris, vous voyez, « ces vers tout remplis d'elle » :
C'est vous, mon pauvre ami, qui ne compreniez pas [1].

Mais non content de ces deux réponses M. R. B. en a cherché d'autres et a découvert un sonnet inédit composé par Mme Ménessier dont le mari pourtant avait cette forme de poésie en horreur [2]. « Il aimerait mieux, dit sa femme dans une lettre à Guttinguer, me voir adresser à M. Arvers ou à M. de Musset un poème en vingt-quatre chants que les quatorze malheureux vers en question », et le nom d'Arvers sous sa plume à propos de Sonnet peut prendre une signification toute particulière. M. R. B. a publié le sonnet de Marie Nodier dans l'*Amateur d'Autographes*. D'après lui Arvers aurait dû concevoir quelque espoir s'il avait connu la pensée exprimée dans les vers qu'il reproduisait.

C'était un soir d'hiver et l'on parlait d'amour,
Chacun sans hésiter découvrait sa blessure ;
Le chaste souvenir et le riant parjure,
Aux flammes du récit se brûlaient tour à tour.
Vous me disiez alors : tous ces cœurs sans détour
Qui savent si bien rire ont souffert leur torture
Et l'aiguillon vainqueur brisé dans la piqûre,
S'était vengé d'avance et pendant plus d'un jour.

1. Citons une parodie récente du célèbre sonnet d'Arvers que signe un nom illustre dans les lettres françaises, celui de M. Maurice Donnay.

Ma vie est sans secret, mon âme est sans mystère :
Un déplorable amour en un moment conçu ;
Mon malheur est public, je n'ai pas pu le taire :
Quand elle m'a trompé, tout le monde l'a su.
Car nul homme à ses yeux ne passe inaperçu ;
Son cœur par-dessus tout craint d'être solitaire ;
Puisqu'il faut être deux pour le bonheur sur terre
Le troisième par elle est toujours bien reçu.
Seigneur, vous l'avez faite altruiste et si tendre
Que sans se donner toute, elle ne peut entendre
Le plus discret désir murmuré sous ses pas,
Et, fidèle miroir d'une chère infidèle
Elle dira lisant ces vers tout remplis d'elle :
« — *Je connais cette femme...* »
— *Et n'insistera pas.*

(M. Cahuet qui le premier a reproduit ce joli sonnet de M. Donnay le commente en ces termes (loc. cit.).

« Le sonnet d'Arvers même refait et parodié n'en demeurera pas moins le sonnet unique, le sonnet inimitable qui fut la seule gloire d'un vaudevilliste oublié et donna à la plus sage des bourgeoises romantiques une durable expression romanesque ».

2. Souvenons-nous à propos de M. Ménessier d'un vers célèbre de Carducci : « Bavio t'odia, o sonetto, ond'io più t'amo ».

1. 1900, 15 juin, p. 135.

sa maîtresse on sent bien qu'il n'est guidé que par le snobisme.

Mais l'amour a fait place à la sagesse austère
De ces combats sanglants l'âme sort presqu'entière
Et le rire effeuillé renaît comme une fleur.
On bénit ce réveil après ce triste songe,
Le bonheur tant cherché, c'est le repos; mensonge!
Le bonheur, c'est l'amour, l'amour c'est la douleur.

Nous ne saurions aucunement voir dans ce sonnet une réponse directe de l'inspiratrice au sonnet d'Arvers. Et nous n'y voyons rien qui puisse autoriser les conclusions auxquelles il a donné naissance.

Il nous reste à parler pour mémoire d'une hypothèse troublante qui a été d'ailleurs énergiquement réfutée par les critiques sérieux. Il s'est trouvé, paraît-il, des gens qui n'ont pas craint de prendre Félix Arvers pour un pseudonyme de Sainte-Beuve, Mais, outre que celui-ci avait déjà le pseudonyme de Joseph Delorme, les termes mêmes de l'éloge qu'il fait du sonnet d'Arvers interdisent pareille supposition.

Tout en traitant Arvers comme un des « poetae minores », le célèbre critique qui se piquait d'avoir restauré le genre « du doux sonnet » en terre de France vante hautement le chef-d'œuvre du poète des *Heures perdues* [1].

« Un dernier souvenir à l'un de nos anciens amis ou du moins à l'une de nos connaissances de jeunesse. Félix Arvers, qui n'a pas toujours visé très haut dans l'art, qui n'a pas réalisé toutes les espérances qu'avaient fait naître ses brillants débuts, ses succès universitaires, qui s'est un peu dispersé dans les petits théâtres et dans les plaisirs, a eu dans sa vie une bonne fortune; il a éprouvé une fois un sentiment vrai, délicat, profond et il l'a exprimé dans un sonnet adorable. Ce n'est pas un de ces sonnets savants, fortement pensés, habilement ciselés, comme Soulary sait les faire; c'est un sonnet tendre et chaste : un souffle de Pétrarque y a passé. Si Arvers a beaucoup péché, il lui sera beaucoup pardonné pour ce sonnet-là ».

III

Voyons à présent les traductions du sonnet d'Arvers en langues étrangères. La meilleure est sans contredit la version anglaise de Longfellow. C'est vraiment une traduction idéale où la fidélité

1. Cf. Sainte-Beuve. *Nouveaux Lundis*, t. III, pp. 350-351, chapitre : « Les poètes français. Recueil publié par M. Crépet », Paris 1878.

"Leurs peines, leurs chagrins d'un jour
Laissent une longue mémoire,
Et leur muse, en cherchant l'amour,
A du moins rencontré la gloire."

Parny.

au texte original et la précision des termes s'allient à une haute inspiration poétique.

My Secret.

from the french of Felix Arvers.

My soul its secret hath, my life too hath its mistery,
A love eternal in a moment's space conceived.
Hopeless the evil is, I have not told its history,
And she who was the cause nor knew it nor believed.
Alas! I shall have passed closed, by her unperceived,
For ever at her side and yet for ever lonely,
I shall unto the end have made life's journey only
Daring to ask for nought and having nought received.
For her, though God hath made her gentle and endearing
She will go on her way, distraught and without hearing
These murmuring of love, that round her steps ascend;
Piously faithful still unto her austere duty
Will say when she shall read these lines full of her beauty:
« Who can this woman be? » and will not comprehend.

Voici maintenant une version italienne faite par Silvio Guerino Cozzio, un gentil poète italien qui a passé presque toute sa vie à Odessa où il remplissait les fonctions de vice-consul d'Italie. Grand érudit et fin lettré il avait voué à sa lointaine patrie un culte fervent. S'il adorait la Mer Noire, c'est qu'elle lui rappelait, comme à Pouchkine, les ondes de l'Adriatique. Il a glorifié ses deux passions dans un recueil de vers charmants paru à Odessa en 1910 sous le titre *Dalle Sponde del Mar Nero — Sonetti e Canti.*

Il a fait plutôt une variation sur le thème d'Arvers qu'une véritable traduction, car il considérait l'amour silencieux comme étant contraire au tempérament italien, Voici sa version :

Serbo in core un segreto, ed un mistero
Chiude la vita d'un amor rimaso
Sepolto in me, ond'io mai nulla spero,
Ch'ognor celato ho 'l fuoco che m'ha invaso.
Ahimè! che di nudrir speranza il fiero
Fatal destino ha il core appien dissuaso :
Quantuque ognor con lei, col mio pensiero
Vivo solingo nè mi affido al caso...
Chè, se pur Dio la fè dolce e gentile,
Pel suo cammino andrà senza sentire

Vt. Baudelaire a payé à Longfellow la dette des lettres françaises en traduisant son Calumet de la Paix (Revue Contemporaine, 28 février 1861.)

L'amor che rugge nel mio petto umile.
Fedele al suo dover talor scoprire
Vorra la donna a tanto amor ostile :
Pur mai l'enimma ella potrà chiarire.

Le chute du sonnet français n'a pas été rendue en italien. Quant aux infidélités dans des expressions telle que « l'amour qui rugit dans mon sein » au lieu de « ce murmure d'amour élevé sur ses pas » elles doivent en partie être imputées à l'idée préconçue que le traducteur s'était faite de son travail ne voulant que rendre à l'italienne l'idée de l'auteur français.

Plus fidèle quoique moins poétique est la version allemande due à la plume du savant orientaliste Dr Théodore Menzel, doyen de la faculté des lettres de l'université de Kiel.

Mein Herz hat sein Geheimnis, sein Mysterium hat mein Leben :
Ein Liebestraum, im Nie erwacht, der währen wird in Ewigkeit.
Verschweigen muß'ich diese Lieb', da keine Hoffnung je mir ward gegeben,
Und nie hat von der Liebe was geahnt, der sie Ausschließlich war geweiht.

Ach, einsam stets auf mich beschränkt und doch ihr unablässig treu zur Seit',
War unbemerkt an ihr vorbeigegangen mein einziges Bestreben.
Auf dieser Erde meine Zeit wollt bis zu Ende still ich leben,
Wenngleich ich keine Gunst erhielt, ja nichts zu fordern war bereit.

Obwohl Gott, der sie schuf, sie so mit Lieb, und Zartheit hat versehen,
Wird ganz versunken ihren Weg sie gehn und ohne zu verstehen
Der Liebe leis Geflüster, das um ihren Fuß erhebt sich dicht;

Und fromm wird sie die schwere Pflicht, die ihr obliegt, ertragen
Und wird, wenn sie die Verse, die von ihr nur voll sind, liest, blos sagen
Voll Staunen : « Wer ist diese Frau ? » doch fassen wird sie's nicht.

~~Dr T. Menzel.~~

Signalons encore une version en vers ukraniens faite par M. Ghoussak et une autre en vers russes, dûe au signataire de ces lignes en 1919.

Mais tous les Russes lettrés de l'époque romantique connaissaient déjà par cœur le texte original d'Arvers.

Si Arvers avait honoré les œuvres étrangères en y cherchant son inspiration, l'étranger le lui rendit bien en diffusant sa gloire et en magnifiant le sonnet éternel comme l'amour qui l'a dicté.

G. Morgulis.